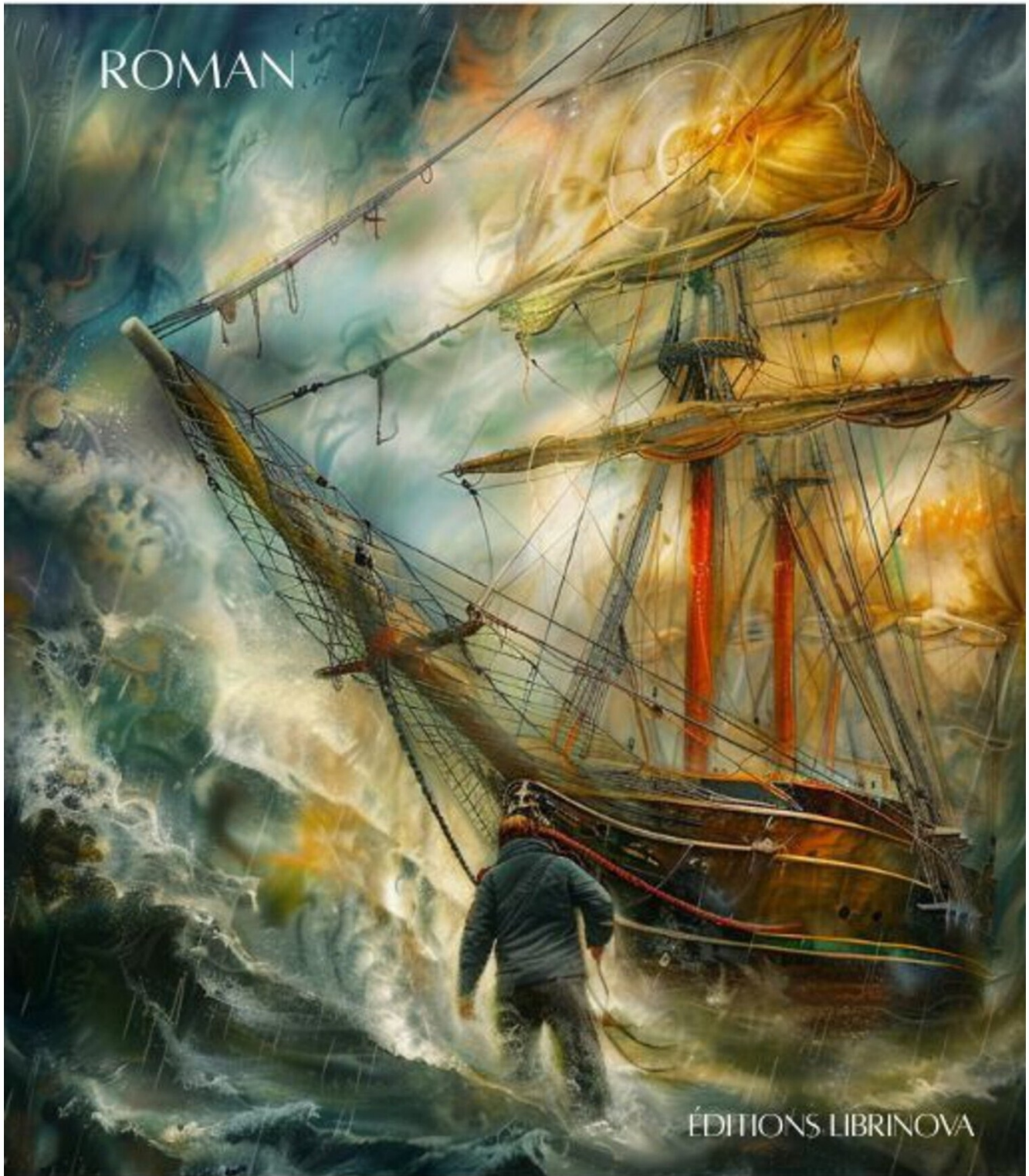


Accroche-coeur

ROMAN



ÉDITIONS LIBRINOVA

Catherine Chevrot-Aubaric

Catherine Chevrot-Aubaric

Accroche-cœur

© Catherine Chevrot-Aubaric, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-8068-3

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À ces heures gisantes, morte-eau ; la liberté est en chacun secrète,
et noble traversée, emportée vive aux lames déferlantes.*

À Fébus 2012

I

*Homme libre, toujours tu chériras la mer !*¹

C'est à l'homme, tout ce qui reste après l'amour : son être tout entier. Son âme. Sa liberté.

Bien sûr, sur le moment ce n'est pas à cela qu'il pense. Sur le moment, il pense avec son cœur, il pleure, il perd encore de ce qui lui reste d'espoir. Il perd tout, enfin, du moins le croit-il. Il se croit au bout de l'horizon, enfoncé sous les embruns. Enfoncé en dedans de lui. Il se croit mort tandis qu'il n'a jamais été aussi vivant de toute sa vie. Neuf, comme un enfant sortant du ventre, sortant de Dieu.

Un nouvel homme prêt enfin pour lui-même. Prêt enfin à se rencontrer. Se reconnaître.

Mais, après l'amour, il est là sur le quai... vidé. Il a encore des larmes accrochées au fond de sa gorge et des poings dans ses poches.

Il reste sur le port, ce soir, encore des éclats. Des lueurs fantastiques qui tournoient comme des phares dans les yeux des marins enivrés. Il reste des petits sons de ses bottines sur le plancher de marbre. Il reste ce froissement de jupons et ce parfum doux lorsqu'il s'approchait un peu... il reste le monde qui s'ouvrait, les enfants dans les cours, les peupliers qui s'agitaient aux premiers frissons du printemps, il reste l'ombre dans le jardin, les pas près du ruisseau, les oiseaux sur la terre. Il reste les baisers et les mains qui se frôlent, les amants au matin, sans identité que celle de leurs retrouvailles. Il reste cet être qui mène le monde, cette autre mer, ce voyage en nous, cette grande traversée. Il reste l'amour tout entier qui coule comme une vieille frégate pourrie. Un vieux rafiot, par trop de guerres, attendrit. Une épave finalement, qui s'en ira dormir dans le néant de l'en dessous.

Et le pire de l'histoire, c'est qu'il faut le regarder couler. Lorsqu'on est le

capitaine, on n'abandonne pas son embarcation et tous ici, le sommes ! On est tous des capitaines de ces maudits rafiots pourris ! On doit sombrer avec au fond des abîmes, des tonneaux, des barriques de rhum dans les tavernes fumantes et glauques des ports. On doit les regarder descendre par le fond, lentement en faisant des bulles noirâtres, on doit entendre craquer les bois, les hublots, les prélaris rayés de combats.

Oui, le pire de l'histoire est là... juste après l'amour. Enfin... après ce qui aurait pu en être.

Aimer tout seul, ça ne donne jamais vraiment rien de bon. C'est un naufrage de soi que l'autre n'a pas voulu. Ou du moins, pas consciemment. Il n'a juste pas fait attention...

Ce qu'il faudrait, c'est un navire, un navire tout neuf et reprendre la mer, la vraie, s'en aller, se quitter. Il faudrait se quitter, oui, sortir l'amour du dedans et ne garder que l'âme, la vraie, celle qui cherche Dieu. Il faudrait aller au voyage, l'unique, le seul, celui qui n'a pas d'horizon. Celui qui traverse de l'autre côté...

Angelin s'égaré, il glisse entre les ombres noires des bâtisses. Son pas résonne, il est à terre, il entend le bruit du vent dans les cordages des navires du port et les rires des marins soûlés. Il ne sait pas où il va. Il bouscule l'allumeur de réverbères qui lui lâche un juron grotesque en brandissant sa lance.

Il ne sait plus où il va.

Quand on est à terre, pour un capitaine, ça ne marche pas. Quand on est à terre, on ne va plus nulle part. Même plus à soi.

Il marche, il frissonne, l'heure se faufile contre lui avec la mort au bout. Il ne reste guère de temps ! Vingt ans, trente peut-être... et de cela, que va-t-on pouvoir prendre ?

Ce qu'il y a de triste avec la vie c'est que l'on court à contre sens des aiguilles d'une montre et qu'on ne réussit jamais à arriver à l'heure ! On court désespérément, car on ne peut pas courir dans l'autre sens. On ne sait pas. À moins de se planter l'aiguille en plein cœur, en plein bras.

À moins de repartir dans le ventre de Dieu.

Et même là encore...

Angelin regarde l'eau opaque et les lumières en lignes déformées qui caressent les coques et les étraves. L'amour est là, finalement. C'est une ligne miroitante que nul ne sait tracer même pas Lui, là-haut, dans son ciel. Une ligne qui ne mène à rien. Un leurre.

Alors, on descend, on pose le pied et l'on s'enfonce en dessous, on essaye de nager, mais c'est trop sombre, trop froid, trop désert. La peur nous aspire, nous attrape aux chevilles, nous attire vers l'abîme.

Noyés !

— Regardez les corps qui remontent à la surface ! Regardez ! Mécréants ! On ne vous a donc pas prévenus ? Ah !

Pour un peu, il serait tombé lui aussi. En criant, il avait vacillé un peu.

Mais Angelin est un capitaine et un capitaine a le cœur marin.

Alors, il s'agirait de tout sortir de l'homme : le cœur, l'espoir, ce sacré espoir qui l'entrave et le garde à quai. Ce besoin qu'on lui a mis comme une boussole, un aimant aux entrailles accroché. Il faudrait l'arracher et le jeter avec les autres, les cadavres qui remontent, qui se putréfient après les œuvres mortes.

— Mécréants ! crie-t-il encore. Puis il tombe à terre. Il tombe et se tord et c'est un orage, que dis-je ! Une tempête qui survient.

Mais Angelin est un capitaine et un capitaine n'a pas peur de l'eau. Il se laisse glisser au sol, au bord, dans le noir du port désert. Il se laisse faire, prendre par l'agresseur. Il le laisse le défaire, le démolir, le démantibuler. Il le laisse tout prendre de lui, tout, enfin... presque. Il le regarde sur son corps, à la place de la peau de celle qu'il a tant désirée. Il le laisse faire sa sale besogne de désespoir. Sa besogne de bourreau maudit. Il le regarde lui trancher le cou, le cœur, lui briser mille souvenirs tendres ; les mouchoirs de dentelle au bord de ses regards, les étincelles, les peaux qui se frôlent, qui se prennent, les baisers chastes et les autres, la chaleur de ce corps qu'un autre étreint. Il regarde tout sortir de sa peau, de sa gorge, il est malade. Malade d'avoir aimé. Malade contre lui, contre Dieu,

pas contre elle, non ! Encore que l'amour trop grand puisse facilement se transformer en haine, mais de cela, il n'a nul besoin. Il a assez à se défaire du reste et d'ailleurs, elle ne mérite même pas ce cadeau supplémentaire.

Il voudrait s'arracher le cœur, le piétiner comme un de ces instruments diaboliques qui donnent le sud en guise de nord et font se perdre les navires. Sortir la boussole folle et la jeter au feu une bonne fois. L'amour, boussole de Satan ! Ancre diabolique jetée en plein cœur pour amarrer le néant au néant !

Il râle et meurt, il ressort du ventre et se tord comme un ver sous le ciel larmoyant. Il est ivre et fou, furieux.

Il n'y a pas de pire colère que celle que l'on a pour soi. Elle est pire que celle pour les autres parce qu'à soi, on ne sait pas très bien pardonner. Les autres, encore, on ne les connaît pas bien, on peut encore leur trouver des excuses, mais à soi... à soi que l'on connaît si bien, enfin... que l'on croit si bien connaître...

Il sombre au fond de lui, terrassé par plus que mille tempêtes, lui, le grand capitaine qui pensait savoir naviguer. Il coule à pic contre les chaînes d'ancre et les coques griffant sa peau. Il ne s'accroche même pas, il se laisse aller doucement, contre son mal. Il se laisse vider le cœur tant il en a besoin.

Au fond, pour bien voir de quel bois on est fait, il est aussi bien de se vider complètement le cœur. On verra mieux les craquellements, les griffures, les failles à colmater.

Alors, on lit les livres, c'est facile, on nous dit quoi chercher et comment le chercher. Comment le vivre. Pardonner, comprendre, aimer, passer par-dessus tout et se sacrifier, se perdre en l'autre. Cesser d'exister pour l'autre. Et s'il arrive d'aventure que l'on s'efface alors on ne se voit plus dans le miroir. On prend l'image de l'autre en avant de la nôtre et le miroir ne dit rien. Il laisse faire.

Ainsi, on glisse... ivre sous le regard de Dieu. On sombre dans la tombe avant d'avoir été mort. On s'enfonce lentement dans la glaise du livre. Dans les entrailles célestes. On se laisse perdre et on nous dit que c'est bien. C'est le chemin à suivre. La route...

Certains appellent ça : l'amour.

Alors, on se convainc qu'on est heureux, au besoin on prend un marteau et on se le rentre bien comme il faut dans la tête. On frappe, frappe et frappe encore... il faut que ça rentre, c'est écrit dans les livres. Des lignes qui miroitent comme les lumières sur l'eau. Depuis le ciel, Dieu peut-il les lire ?

Alors ainsi faut-il mourir deux fois ? Combien de tombes avons-nous donc ?

On se lave jour après jour, on se nettoie de tous ces maux, on se cherche la face dans l'eau, dans le regard des badauds, on se frotte les yeux pour mieux voir, mais rien n'y fait... on a disparu.

Et, jour après jour, on regarde le sang qui s'échappe de la blessure, mais on ne soigne pas. On ne met rien. On laisse couler.

Ça fait des traces partout. Des enfants glissent dessus en sortant de l'école. Ils se blessent aux genoux. À la tête.

C'est la boussole ! La maudite boussole de Satan !

C'est le démon entré en nous qui se croit chez lui et qui étire ses jambes. Nous voilà prêts à tuer pour le satisfaire. Prêts à tout.

L'amour, c'est la boussole maudite de Satan ! Sa maudite boussole !

On a beau s'en aller, rien n'y fait ! C'est comme un mal mystérieux, ça nous vire à l'intérieur, ça tempête, ça bardasse, ça bringuebale de tous côtés dans le cœur, ça nous emporte à contre-courant, ça nous dérive, nous dévore, nous fait aller dans tous les creux de vagues, ça nous défait, ça prend la barre et l'équipage, ça nous saborde, ça nous envoie par le fond, ça nous naufrage et on crève sur la grève comme des phoques agonisants du massacre aveugle des hommes.

Et Satan ricane.

Un an ! Un an de vie perdu. Un an sans mer, sans nuit de lune, sans tempêtes, sans sel sur la lèvre. Un an englouti. Noyé. Enterré.